Caravelle

Antônio Silvino, cangaceiro do Nordeste

Marianne L. Wiesebron

Résumé
Fondée sur un dépouillement important des journaux locaux et l'étude de sources littéraires, l'histoire d'un cangaceiro, bandit rural du nord-est brésilien, au début de notre siècle. Antonio Silvino était jusqu'ici peu connu, malgré un rôle de tout premier ordre dans le sertão et une participation active à toute sorte de méfaits. Un personnage légendaire repris par la littérature populaire.

Citer ce document / Cite this document :

Wiesebron Marianne L. Antônio Silvino, cangaceiro do Nordeste. In: Caravelle, n°53, 1989. pp. 93-112;

doi : https://doi.org/10.3406/carav.1989.2409

https://www.persee.fr/doc/carav_1147-6753_1989_num_53_1_2409

Fichier pdf généré le 10/09/2018

C.M.H.L.B. CARAVELLE
n° 53, pp. 93-112, Toulouse, 1989.

Antônio Silvino, cangaceiro do nordeste

PAR

Marianne L. WIESEBRON

Université de Leyde (Pays-Bas)

Persée creative commons

Le banditisme rural du Nordeste brésilien ne cesse de passionner le public. Le 28 juillet 1988, le cinquantenaire de la mort de Lampião fut commémoré, à plusieurs endroits du Nordeste, par des expositions et des conférences (2). De nouveaux livres sur le thème *cangaço* et *cangaceiros* continuent à paraître régulièrement. Le film « O Cangaceiro » de Lima Barreto de 1952, qui donne une vision quelque peu romanesque du *cangaço*, va être refait en couleurs. L'artiste de renom Caribé est en train des faire des esquisses pour les costumes (3).

(1) Cet article est un extrait de notre thèse de 3e cycle en études portugaises et brésiliennes, *Antônio Silvino, cangaceiro do Nordeste : sa période d'activités, 1897-1914*, faite sous la direction du Prof. R. Cantel, Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle, décembre 1979 (par la suite abrégé en AS).

(2) La Fundação Joaquim Nabuco organisa une exposition et des conférences à Recife et collabora avec d'autres institutions à Maceió et à Salvador pour réaliser des manifestations parallèles dans ces villes. Vera Lúcia Ferreira, petite-fille de Lampiãa et Maria Bonita montèrent une exposition à Aracaju, avec le soutien de l'EMSETUR (Empresa Sergipana de Turismo).

(3) Veja, 11 mai 1988, p. 80.

Cependant quand des *cangaceiros* sont mentionnés, il s'agit presque uniquement de Lampião et sa bande. Même dans les livres qui traitent du *cangaço* de façon générale, l'attention reste centrée sur ce fameux personnage (4). Pourtant, on pourrait se demander si Lampião et les siens, bien qu'ils soient les plus connus, peuvent aussi être considérés comme caractéristiques. Après tout, Lampião a été le seul à avoir permis la participation de femmes dans son groupe, tardivement il est vrai. D'autre part, s'il n'y a pas toujours participé directement, il a en tout cas admis des normes de cruauté assez extrêmes, comme marquer au fer rouge des femmes jugées amorales ou castrer des délateurs supposés. Ce sont aussi des éléments qui rendent le groupe intéressant. L'amour entre Lampião et Maria Bonita, surnom de Maria Deá, femme vraiment jolie qui abandonna son mari pour suivre Lampião, donne un accent romantique au banditisme. En plus, Lampião n'évitait pas la publicité, au contraire. Le film fait par l'arabe Benjamin Abraão, qui pendant un certain temps partagea la vie des *cangaceiros*, dont il ne reste malheureusement qu'un petit bout, en est un des nombreux témoignages. Tous les experts en la matière sont d'accord pour affirmer que Lampião était un grand stratège, un grand tacticien. Tous ces facteurs (et nous passons outre ses liens spéciaux avec le Père Cícero), n'expliquent pourtant pas pourquoi d'autres *cangaceiros* importants contemporains et surtout ses prédécesseurs, sont presque entièrement éclipsés (5).

Parmi ceux-ci, le plus important est Antônio Silvino, qui régna pendant de longues années au *sertão*. Cependant, sa biographie et bibliographie complète, pour autant que cela soit possible, ou exacte, n'existaient pas (6). Il fut nommé *governador do sertão*, titre utilisé après par et pour Lampião. Il eut à son actif des faits remarquables. Ceux-ci furent surtout retrouvés dans les journaux de l'époque au Pernambuco et au Paraíba, principalement à l'Arquivo Público Estadual do Pernambuco où se trouvent de nombreux journaux et autres documents de l'époque. Par malheur, les documents qui se trouvent au Paraíba sont en mauvais état de conservation. D'autres

---

(4) Le plus intéressant des livres récents est sans aucun doute *Guerreiros de Sol : o banditismo no Nordeste do Brasil* de Frederico Pernambucano de Mello, Recife, FUNDAJ, Edição Massagana, 1985).

(5) Parmi les très nombreux livres sur Lampião, un des meilleurs est *The Bandit King. Lampião of Brasil*, par Billy Jaynes Chandler, Texas A & M University Press, 1978.

(6) Il existait deux livres sur Silvino, mais fort incomplets et pas très réalistes : Severino Barbosa, *Antônio Silvino o Rifle de Ouro (Vida, combates, prisão do mais famoso cangaceiro do sertão)*, manuscrit de l'auteur à publier en 1977 à Recife; Mário Souto Maior, *Antônio Silvino capatão de trabuco*, Rio de Janeiro, Arquimedes Edições, 1971.

sources furent les *folhetos de cordel*, en particulier ceux de Francisco das Chagas Batista. Son « História Completa de Antônio Silvino — sua vida de crimes e seu julgamento » (7), servit de base pour de nombreux auteurs. Nous avons découvert que ce ne fut que la dernière vision de toute une série de *folhetos* fort divergents et pas toujours fort exacts, racontant la vie ou des épisodes de la vie de Silvino (8).

Manuel Batista de Morais, vrai nom d'Antônio Silvino, était le fils de Pedro Rufino de Almeida Batista, ou Batista de Almeida (d'autres versions existent aussi) (9). Le père était connu comme Batistão parce qu'il était grand et fort. D'après les photographies qui existent de Silvino, il semble tenir de son père. Il dépasse de loin les personnes qui l'entourent, lors de sa sortie de prison en 1937 (10), alors qu'il n'était plus jeune et venait de passer vingt-trois années en prison. De plus, c'est une silhouette imposante au port droit et à la tête haute. En tant qu'homme actif, il a dû être une figure impressionnante. Lors de sa capture en 1914, certaines personnes étaient tellement déçues de ne pas voir un surhomme qu'il fut décrit comme petit (11). C'est un blanc. Ses traits sont réguliers, sa denture complète, ses cheveux foncés, ses yeux bruns selon certains et bleus selon d'autres. Il porte la moustache (12). Pour le reste, les informations sont peu nombreuses et souvent contradictoires. Ainsi date et lieu de naissance sont incertains. La date que l'on retrouve le plus souvent est le deux novembre 1875. La mention de ce jour semble être une licence poétique de Francisco das Chagas Batista, (être né le jour des morts), et date seulement de sa dernière version. Quant à l'année,

(7) Francisco das Chagas Batista, « História completa de Antônio Silvino — sua vida de crimes e seu julgamento », Rio de Janeiro, Livraria H. Antunes Ltda, 1960.

(8) La version la plus ancienne date de 1904, puis suit une de 1906, 1907, 1908, 1912 avant d'arriver à la version définitive après l'arrestation et jugement de Silvino, sans oublier une version sans date, qui se situerait parmi les premières publiées.

(9) Dans les articles de journaux de 1897, on trouve Almeida Batista; das Chagas Batista écrit Batista de Almeida. Rodrigues de Carvalho, dans sa première édition (Rio de Janeiro, Sociedade Editôra e Gráfica Ltda, 1961) de *Serrote Preto, Lampião e seus sequazes*, mentionna; « o casal Balbina-Pedro Batista de Almeida (p. 340). A la suite de remarques d'Ulysses Lins de Albuquerque, incluses dans la deuxième édition (1974), il écrit : « o casal Balbina-Francisco Batista de Morais ». Ce changement est remarquable, car Rodrigues de Carvalho nous a écrit (lettre du 1-10-1977) être très au courant de la famille de Silvino, car sa grand-mère maternelle était une sœur de Balbina, mère de Silvino. AS, pp. 83 à 85.

(10) D'après les photos du Jornal Pequeno du 20-2-1937 et du Diário de Pernambuco du 19-2-1937 et du 20-2-1937; AS, p. 88.

(11) Gazeta de Pesqueira, « Notas do Recife », 24-1-1915, p. 1; AS, p. 589.

(12) AS, pp. 89 et 589.

d'après l'acte de décès, ce serait en 1872, d'après d'autres sources, 1876 (13). Comme il n'est pas clair du tout où Silvino est né, au Pernambuco ou au Paraíba, et que les diverses localités mentionnées sont fort variées dans ces deux états, retrouver un acte de naissance ou le registre n'est guère tâche facile. Une autre complication dans les recherches est le changement des limites de nombreux *municípios*. Ainsi Afogados et Ingazeira forment depuis 1909 le nouveau *município* Afogados da Ingazeira, un des endroits où Silvino serait né (14).

Autre sujet dc controverse sont les liens de parenté. Il serait parent des Cavalcanti Ayres, d'après certains du côté de Batistão, d'après d'autres de Balbina. Toutefois, Silvino Ayres Cavalcanti de Albuquerque, en hommage duquel Manuel s'appelerait plus tard Silvino, est décrit alternativement comme ami, parrain, maître — qui l'initia au *cangaço* — et oncle. Moins controversé est le lien de parenté avec les cousins Gadelhas, Antônio Gadelha, connu Antão Godê ou Antônio Godê. D'après Ulysses Lins de Albuquerque, Antônio est le père de Antão (15). Enfin, il se pourrait que Manuel ait repris le nom d'Antônio de ses fameux cousins. De la part de sa mère, Manuel aurait une ascendance illustre, les Alencar, les Morais, les Feitosa et les Brilhante (16). Ce sont là toutes des familles valeureuses qui ont participé à de grandes luttes de familles, tout comme les Cavalcanti Ayres.

C'est aussi à des problèmes entre familles que Silvino doit son entrée dans le *cangaço*. Son père Pedro Rufino, *fazendeiro* à Afogados da Ingazeira, et la famille Ramos ne s'entendaient pas. Comme propriétaire, Batistão semblait avoir des ennuis avec des voisins, comme il était si courant. Les voisins étaient liés aux Ramos. Batistão était un homme courageux, *valente*, qui avait tué des ennemis. Mais le 3 janvier 1897, il fut assassiné par un Ramos, Manuel ou José. Encore une fois, les versions divergent. Comme l'assassin de son père ne fut pas poursuivi en justice ou réussit à s'échapper, Silvino décida de se venger lui-même. D'ailleurs ses frères Zeferino et Chicó pren-

---

(13) AS, pp. 82, 83.

(14) Par exemple d'après Luís da Câmara Cascudo, *Flor dos Romances Trágicos*, Rio de Janeiro, Editôra do Autor, 1966, p. 25. Linda Lewin, « The Oligarchical Limitations of Social Banditry in Brazil : the Case of the "Good" Thief Antonio Silvino », Past & Present, Oxford, n. 82, 2-1-1979, p. 122, nomme Alagoa do Monteiro. Silvino-même indique Pageú, dans le Jornal Pequeno, « O Famoso Antonio Silvino », 10-11-1903, p. 1; AS, pp. 80 à 82.

(15) Lins de Albuquerque, « Diário de Notícias, 5-8-1962, *apud* Rodrigues de Carvalho, 2e éd., p. 435; AS, p. 92.

(16) Gustavo Barroso, *Almas de lama e de aço* (*Lampeão e outros cangaceiros*), São Paulo, Cia Mclhoramcntos dc S. Paulo, 1930; AS, p. 90.

nent aussi part à la vengeance. Chicó, homme chargé de la famille, tua un autre Ramos, Noé, lorsque celui-ci se trouva à Afogados da Ingazeira sans en avoir le droit, comme les Batista ne pouvaient plus venir dans la ville des Ramos ([17]). Chicó ne participa pas à la vie de *cangaceiro*, alors que Zeferino accompagna son frère Né Batista, d'après plusieurs sources. Mais les informations manquent sur ses faits et gestes par la suite. Quant à Manuel Batista, il fait deux victimes, Manuel Ramos Cabaceira, membre de la famille de José Ramos, et João Rosa de Arez :

> « Matei a ambos só para
> Manoel não morrer sozinho » [18].

Voilà deux Ramos tués, cependant Ulysses Lins de Albuquerque met en doute la sincérité de Silvino d'avoir voulu venger son père, car il n'a jamais tué Desidério Ramos qui travaillait comme muletier entre plusieurs villes et Afogados da Ingazeira et qui disait que « não tinha medo daquele cabra safado... » ([19]). Frederico Pernambucano de Mello prône que Silvino doit laisser Desidério en vie, une excuse pour rester dans le *cangaço*, ce qu'il définit comme l' « écu éthique » ([20]). Toutefois Desidério ne figure pas parmi les noms des assassins de Batistão. De plus, quand il s'agit de vengeances entre familles ennemies, il n'est pas coutume de tuer tous les membres d'une famille et on peut aussi se considérer vengé en tuant un parent proche de l'assassin.

Antônio Silvino rejoignit ensuite le groupe de Silvino Ayres Cavalcanti, jusqu'à la capture de ce dernier le 21 novembre 1898. Ayres en prison, c'est probablement Antônio Silvino qui devint le chef de la bande et c'est à partir de ce moment qu'il adopta son nouveau nom ([21]).

Le premier épisode important, qui causa beaucoup de remous, fut sa tentative de reprendre la femme du Dr. José Tavares de Mello, qui s'était réfugiée chez son père, le *coronel* Santos Dias, à l *usina*

---

(17) AS, pp. 76 et 77, pp. 94 à 101.

(18) Francisco das Chagas Batista, « A Historia de Antonio Silvino », (1er vol.), Recife, Imprensa Industrial, 1906, p. 9; AS, p. 100.

(19) Ulysses Lins de Albuquerque, *Um sertanejo e o sertão (mémorias)*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1957, 2e éd. en 1976, pp. 41 et 42; AS, pp. 101 à 104.

(20) Frederico Pernambucano de Mello, « Aspectos do banditismo rural nordestino », separata de « Ciência & Trópico », Recife, IJNPS, 2(1) : 67-111, janv./jun. 1974, p. 8; pour l'écu éthique voir tout l'article (brièvement, tout *cangaceiro* aurait une excuse honorable pour entrer dans le *cangaço*, et devrait maintenir cette excuse ou une autre valable s'il veut y rester); AS, *idem*.

(21) AS, pp. 110 à 113.

Santa Philonilla, Freixeiras, *município* de Escada. Silvino agissait à la demande du mari qui ne voulait pas se séparer de sa femme. L'opération n'eut pas de succès car le *coronel* et ses fils évitèrent le combat. Malheureusement, la fille la plus jeune, de treize ans, et quelques employés furent tués. La mort de la fillette frappa l'imagination et Silvino qui à l'époque, ne fut pas lié à cette histoire, mentionna plus tard regretter ce décès (22).

Quelques jours après la fuite de l'usine, Silvino fut blessé à un bras et deux de ses hommes furent tués, à Gravatá. De là, il partit se rétablir à la Paraíba. Il refait surface en 1900, au mois d'avril à Cabaças et au mois de juin au Surrão. Ce dernier fait est rapporté dans le « Jornal Pequeno » du 25 juin 1900, par un habitant de Itabaiana, ville point de départ de la poclie de Paraíba pour retrouver les collègues du Pernambuco au Surrão. Cette lettre est fort intéressante car les bandits sont appelés des *cangaceiros* et mention spéciale est faite de Selvino (sic) et de sa participation à l'*usina* Santa Philonilla. C'est la première fois que Silvino est nommé dans un journal (23). D'autre part, la coopération entre les forces de police de deux états est étonnante, surtout en pratique. L'indépendance de chaque état était fort prisée et ils agissaient plutôt en concurrents qui avaient l'habitude de s'insulter réciproquement plutôt que de s'entraider. La situation devait être considérée comme fort grave. Enfin, le résultat de cette coopération fut la mort d'une quinzaine de *cangaceiros*. Plusieurs bandes de *cangaceiros* étaient présentes au Surrão.

A partir du mois d'octobre de 1900, le nom de Silvino apparaît régulièrement dans les journaux, l'accusant de nombreux crimes, parfois au même moment à des endroits assez distants l'un de l'autre. Il aurait aussi demandé de l'argent par une note, alors qu'il n'a appris à écrire qu'en prison (24). L'unique chose qui semble sûre est que Silvino est déjà si connu qu'il suffit d'employer son nom pour semer la terreur; il est aussi utile d'accuser autrui. La police, elle aussi, aime agir sous le manteau du *cangaço* qui est à cette époque celui de Silvino. Quand on découvre qu'il s'agit de la police, le mal est encore plus grand qu'une rencontre avec des *cangaceiros*. La police avait l'habitude de rosser des personnes pour les faire avouer. Affir-

---

(22) Jornal Pequeno « O famoso Antonio Silvino » 10-11-1903, p. 1; AS, pp. 119 à 121.

(23) Jornal Pequeno, « Carta de Itabayanna », 25-6-1900, pp. 1, 2; AS, pp. 122 à 125.

(24) Silvino semble avoir eu l'éducation du *sertanejo*, le travail à la *fazenda* et tout ce que cela implique. Lire et écrire ne font pas partie du bagage utile du *sertanejo*.

mer ne rien savoir n'aidait pas à éviter les coups ou autres tortures, parfois bien au contraire. Et comment pouvait-on se plaindre au gouvernement de l'action de certaines autorités ? (25) Ce genre de militaire a sans doute inspiré le personnage du *tenente* Maurício du roman *Pedra Bonita* de José Lins do Rego. D'ailleurs dans son livre autobiographique, il décrit ce *tenente* qui l'a fortement impressionné lors de son passage à l'*engenho* de son grand-père (26).

Le 6 février 1901, Silvino avait déjà droit à un éditorial dans le « Jornal de Recife », mais le 10 novembre 1903, dans le « Jornal Pequeno », en plein milieu de la page, est présenté un portrait en pied dessiné de Silvino et de Cocada, son compagnon le plus important, et en-dessous, sur trois colonnes, suit un article intitulé « O Famoso Antonio Silvino » sur la visite de Silvino à un *engenho* dans les environs de la ville de Nazaré (27). Là il déjeuna et conversa avec le propriétaire de l'*engenho*. Ce dernier, par mesure de sécurité, n'est pas nommé. Par contre, la description de Silvino est détaillée :

> « ...Era com effeito Antonio Silvino, aquele sertanejo moço, alvo, sympathico, de olhar penetrante, trazendo chapéo de couro,..., cartucheira, punhal e pistola á cinta, além de rifle, quem ali se achava, em attitude humilde e respeitosa. Os seus dois companheiros eram *Cocada*, um mestiço e *Rio Preto* um negro mal encarado, taciturno e desconfiado... ».

La dernière phrase laisse un arrière-goût désagréable, du racisme manifeste. Nous ne somme qu'à vingt-cinq ans de l'abolition de l'esclavage. Probablement c'est aussi pour cela que Rio Preto n'a pas droit à son portrait dans le journal. Quant à Silvino, c'est le *sertanejo* idéal.

Parmi les remarques les plus importantes de Silvino, relevons les suivantes. Il a tué tous les assassins de son père, sauf un, parti vers le sud du pays, et presque tous ceux qui le poursuivaient, — la théorie de l'écu éthique ne s'appliquerait pas ici —. Dans l'état de Paraíba, il a payé de nombreux commandants de police et de nombreux chefs politiques qui le protègent en remerciement des services rendus. Il souligne n'avoir jamais volé, bien que des personnes volent sous le couvert de son nom. Au cas où il perdrait un combat, il préférerait se suicider plutôt que de se rendre. Il mentionne aussi

---

(25) Jornal do Recife, « Ao exm. governador deste Estado ao exm. sr. dr. questor e ao publico », 24-0-1902, p. 2 (AS, p. 144).

(26) José Lins do Rego, *Meus Verdes Anos* (*Memórias*), Rio de Janeiro, Edições de Ouro, s.d., p. 189.

(27) Jornal Pequeno, « O Famoso Antonio Silvino », 10-11-1903, p. 1, repris intégralement dans AS, p. 157, ainsi que les portraits.

qu'il essaya de se faire pardonner mais qu'Epitácio Pessoa le lui refusa, une tentative d'abandonner le *cangaço* qui avorta.

En 1904, un élément nouveau apparaît; Silvino passe de la fausse monnaie. Les faux billets ont longtemps formé un problème au *sertão*.

Les billets authentiques étaient fabriqués soit aux Etats-Unis, soit en Grande-Bretagne par des maisons spécialisées, jusqu'aux années 1960. D'où et comment venaient les faux n'a pas été clarifié, ni quelle était la part de Silvino dans cette affaire, si participation il y avait. Si Silvino pouvait se procurer facilement des faux, il n'avait pas besoin de demander des contributions, après tout, on ne refuse pas un paiement de Silvino. Lors de son arrestation, il avait un faux billet de deux cent mille *réis* en poche (28).

Régulièrement les journaux publient des articles pleurant la souffrance des *sertanejos* sous le fléau du *cangaço*, comme à Pâques de cette année-là, un des nombreux moments où il est utile de « philosopher » sur le phénomène et sur Silvino en particulier (29). D'autre part, il faut aussi s'arrêter sur l'inefficacité de la police qui semble incapable de poursuivre Silvino, voire de l'incarcérer ou le liquider, comme à Taquaretinga do Norte en mai 1904, où Silvino se moque même de la police (30).

Cependant, dans les journaux n'a pas été retrouvé le passage de Silvino au mois d'octobre de cette année à Pilar, Paraíba, mentionné par Francisco das Chagas Batista, Gustavo Barroso et José Américo de Almeida. Barroso raconte comment Silvino prouve ne pas être un voleur, en demandant au commerçant Pio Napoleão, seulement une certaine somme et pas le contenu de son coffre, fort bien fourni. Il relâcha aussi les prisonniers de la ville (31).

Au début de chaque année, le chef de police présente son rapport au gouverneur de l'état de Pernambuco, en relevant les événements les plus importants de l'année précédente. En 1905, il se plaint de n'avoir presque aucune chance d'arrêter Silvino car, d'une part lors des poursuites par la police, il s'enfuit dans les *sertões* du Paraíba, d'autre part la population n'aide guère la police, soit par peur du

---

(28) Jornal Pequeno, « Crimes e Crimes », 9-3-1904, p. 1; Gustavo Barroso, *Heróes e Bandidos (os cangaceiros do Nordeste)*, Rio de Janeiro, Livraria Francisco Alves, 1917, p. 33; AS, pp. 166 à 168.

(29) Jornal Pequeno, « O Grande Bandido », 2-4-1904, p. 1; AS, p. 170.

(30) Jornal Pequeno, « Antonio Silvino », 24-05-1904, p 1; AS, pp. 172 à 174.

(31) Barroso, *Heróes e Bandidos*, pp. 235 et 236; José Américo de Almeida, *A Parahyba e seus problemas*, 2e éd., Porto Alegre, Livraria do Globo, Biblioteca de Investigação e Cultura, 1937, p. 132; Francisco das Chagas Batista, s.d., pp. 14 à 16; AS, pp. 177 à 179.

fameux bandit, soit parce qu'il a leur sympathie, sans doute grâce aux dons qu'il fait d'une part des contributions reçues (32). Il est exact que le *cangaço* connaît seulement des problèmes quand la police des divers états doit coopérer, quand des accords sont signés entre états et surtout mis en pratique.

De son côté, le gouverneur ouvre la nouvelle année parlementaire par un message qui est un rapport sur les divers domaines intéressant l'état dont évidemment la sûreté publique. Ainsi en 1906, parmi d'autres années, il commence par assurer que l'ordre public n'a pas été perturbé. Malheureusement la sécurité individuelle et la propriété n'ont pas été respectées par des groupes de criminels, dirigés par Silvino. Ce n'est qu'en 1915, l'année après la capture de Silvino, que le gouverneur de l'époque peut enfin affirmer que les efforts incessants de la police ont abouti (33).

Pourtant la police connaît bien les habitudes de Silvino. Il faisait par heure deux lieues, de six kilomètres chacune, et parfois dix-huit lieues par jour, en évitant les routes, car il préfère les *matas* et la *caatinga*. C'est vraiment extrêmement rapide, la moyenne normale étant de quatre à six kilomètres par heure, et cela par les sentiers battus. Il existe une controverse sur la question s'il se déplaçait uniquement à pied ou, de temps en temps, aussi à cheval. Comme *vaqueiro* dans la *fazenda* de son père, il n'est pas improbable qu'il ait travaillé à cheval (34). Le soir, il se retire seul pour dormir et marque un point de rencontre avec ses compagnons, qui ne savent jamais où il passe la nuit, méfiance ou précaution extrême. Il mange, l'arme à portée de main, et deux compagnons de garde à la porte. Par peur d'être empoisonné, il fait goûter aux mets son hôte du moment, encore une habitude reprise par Lampião. Il répète aussi régulièrement qu'il préfère le suicide à la capture (35).

---

(32) « Relatório apresentado ao Exmo. Sr. Desembargador Sigismundo Antonio Gonçalves, governador do Estado pelo chefe de Polícia Dr. Manoel dos Santos Moreira, 1905, pp. 28, 29; AS, pp. 180 à 183.

(33) Les suivants « Mensagens dos governadores » ont été retouvré au Pernambuco : 1893, 1896, 1901, 1906, 1907, 1908, 1909 1911, 1915; au Paraíba : 1911, 1914. « Mensagem do Exm. Sr. Sigismundo Antonio Gonçalves Governador do Estado, lida por occasião da installação da terceira sessão ordinaria da 5. a legislatura do Congresso Legislativo do Estado aos 6 de março de 1906 », Recife, 1906, AS, pp. 227, 228.

(34) Barroso, *Heróes e Bandidos*, p. 247; dans *Terra de sol — Natureza e costumes do Norte*, 5° éd., Rio de Janeiro, Livraria São José, 1956, p. 138, il affirme aussi que Silvino marchait systématiquement à pied. Par contre, Cascavel, ex-*cangaceiro* du groupe, déclara que Silvino montait à cheval, dans « Memórias de um cangaceiro », Fatos e Fotos, 29-9-1975, n° 736, p. 58. AS, pp. 197-198.

(35) Jornal Pequeno, « Prisão de Antonio Silvino, Boato Falso, Pormenores, 25-8-1905, p. 2; AS, pp. 184 à 187.

Mais pour l'instant, capitaine Silvino et *alferes Cocada de assucar branco* (36) ne semblent pas courir de trop grands dangers. Au contraire, Cocada qui de temps en temps opère à la tête d'un autre groupe que Silvino, avait acheté lors de son passage à Sapé, cinq kilogrammes de viande de Ceará que le propriétaire du magasin devait donner aux *macacos* (37) lors de leur passage par là, car le gouvernement ne leur donnait pas assez à manger pour les poursuivre. Une *volante* (38) passant par là mangea effectivement cette viande, au grand dégoût de l'auteur de cette lettre (39).

Le « Jornal Pequeno » va même au-delà des termes militaires pour Silvino et les siens, il parle de quartier général et énonce que Silvino a formé son gouvernement, a nommé ses délégués et reçoit des émissaires (40). D'ailleurs, non seulement, on emploie les grades de la police militaire, mais aussi leurs uniformes, de simple soldat pour les *cangaceiros* et d'officier ou sous-officier pour Silvino, car ce dernier changeait parfois de grade (41). Les *cangaceiros* semblent toujours avoir été fascinés par la hiérarchie militaire. Lampião se faisait appeler *capitão* et signait ses billets : *capitão* Virgulino Ferreira, Lampião. Il est vrai qu'il avait « reçu » ce grade du Père Cícero, qui voulait le faire lutter contre la *Coluna* Prestes, ce qu'il ne fit pas. D'autre part, l'emploi des uniformes pouvait créer la confusion dans la population. Il existait toujours un certain mimétisme entre les *cangaceiros* et la police, qui allait jusqu'au changement de camp avec facilité, surtout du temps de Lampião.

Mais parfois les choses se gâtent. José Pereira Gouveia, ennemi de Silvino est entré dans la police pour le poursuivre sérieusement. Ainsi, le 28 janvier 1906, il appréhende plusieurs compagnons de Silvino au Pernambuco, alors qu'il est de la force du Paraíba. Parmi les *cangaceiros* arrêtés se trouve Relâmpago qui, durant l'interrogatoire, raconte avoir été invité à se joindre au groupe par Silvino. Celui-ci lui promettait de l'argent et des garanties car son groupe était protégé par des personnes très puissantes (42). Relâmpago entre donc dans le *cangaço* sans apparemment avoir un point d'honneur à

---

(36) Surnom donné par le *Coronel* Antonio Pessôa, Jornal Pequeno « Alferes Cocada, o emissario de Antonio Silvino », 14-12-1905, p. 1; AS, pp. 198, 199.

(37) Sobriquet de soldat de police au Nord-Est du Brésil, spécialement au *Sertão*.

(38) Troupe légère, sans bagage ni artillerie.

(39) *Ibidem*.

(40) *Ibidem*.

(41) A Província, Supplemento ao n° 22, « Companheiros de Antonio Silvino », 28-1-1906, p. 1; AS, p. 209.

(42) A Província, *ibid.*, AS, p. 208.

défendre, seulement pour le gain et la vie d'aventures. Il nomme certains de ses compagnons, à part ceux qui sont déjà connus, Balisa, Tempestade, Ventania, ce qui montrerait un certain romantisme de Silvino. Silvino tenait à un peu d'élégance, arborant des fleurs à la boutonnière. Il se parfumait au point que l'odeur persistait encore longtemps dans les lieux où il passait (43). Tactiquement parlant, cela ne semble guère sage, mais tous les *cangaceiros* semblent avoir un faible pour les parfums, peut-être à défaut de possibilités de se laver régulièrement.

Entre temps, Silvino arrête les malles de la poste et brûle celles-ci lorsqu'il constate qu'elles ne contiennent rien de valeur. Il continue dans le Paraíba, arrête deux soldats devant percevoir les impôts et les déleste de tout : argent, armes et uniformes (44). Ce jour-là, le 11-2-1906, Silvino attaque deux fois le gouvernement. C'est la poste qui transmet les télégrammes à son sujet, quant aux impôts, les *nordestinos* n'en voient pas souvent la couleur, sous forme de travaux pour la communauté. L'attaque contre la poste connaît des retentissements dans la capitale brésilienne, où un hebdomadaire en langue française, « Etoile du Nord », le 18 février, commente que l'unique solution pour combattre le *cangaço* est l'intervention de l'armée fédérale. Il rappelle que le Président des Etats-Unis est intervenu avec l'armée dans l'Etat d'Illinois parce que des révolutionnaires en arrêtant les trains « ont empêché l'exercice fédéral de la Poste » (45). La mort de citoyens semble susciter moins d'émotion que l'attaque de la poste.

Le 25 mars, arrive à Recife, Rio Preto, fait prisonnier quelques jours auparavant au Rio Grande do Norte, où, ayant abandonné le *cangaço*, il voulait travailler parce qu'il était tombé amoureux d'une femme blanche et jolie. Pour un homme noir et par conséquent laid, cela ne pardonne pas. Cette arrestation suscite un vif intérêt et les journaux publient maints détails des interrogatoires. Il apparaît en tout cas à nouveau clairement que Silvino est le commandant du groupe, qu'il exige le respect et la discipline. Il n'admet pas les atrocités gratuites ni les crimes qu'il n'a pas ordonnés personnellement. Si les *cangaceiros* enfreignent ses ordres ou commettent des horreurs de leur propre initiative, il les punit sévèrement (46). Mota cite à ce

(43) A Província, *ibid.*, AS, pp. 210-212.

(44) A Província, « Antonio Silvino », 14-2-1906, p. 1, article repris du journal A União; AS, pp. 217 à 220.

(45) Etoile du Nord, *apud* A Província, « Antonio Silvino », 1-3-1906, p. 1; AS, p. 225.

(46) AS, pp. 234 à 248; A Província, « Rio Preto », 27-3-1906, p. 1, id., 29-3-1906, p. 3; Mauro Mota, *Paisagens da Sêca*, Recife, MEC, Instituto Joaquim Nabuco de Pesquisas Sociais, 1958, pp. 24, 25.

propos un exemple qui est repris presque intégralement pour illustrer les manières de Lampião : Silvino fait avaler à un de ses compagnons de l'eau très salée parce que celui-ci s'etait plaint de la fadeur du repas, préparé par une vieille dame nerveuse à cause de ses visiteurs inattendus. Silvino s'excusa du manque de manières auprès de son hôtesse (47). Silvino est armé d'un fusil à seize coups, d'un pistolet Mauser et d'un poignard à longue lame. Rio Preto, en racontant les faits passés, en brodant ça et là, n'oublie pas de citer les différents protecteurs de Silvino, *coronéis* importants mais aussi militaires de la police. Mais ces derniers ne sont même pas limogés après ces révélations, constate « A Província » dégoûtée (48). Quelques-uns des *coronéis* protestent contre les accusations et nient protection ou amitié avec Silvino. Cependant, quand Rio Preto nomme plus tard un autre protecteur de Silvino, qui est aussi de l'opposition, le journal en est indigné (49).

C'est étonnant, mais c'est seulement vers la mi-1906 que le gouvernement songe à offrir une récompense de taille à celui qui capturera Silvino : vingt *contos de réis,* une somme énorme pour l'époque (50). Ceci n'arrête guère Silvino, comme le craignait fort justement l'auteur de cette lettre.

Au mois d'août, un autre *cangaceiro,* qui voulait abandonner le *cangaço* et entrer dans la police au Ceará, Balisa, est arrêté. Comme Rio Preto, Balisa dit avoir été forcé de se joindre au groupe de Silvino (51). Cela semble peu probable et doit être une excuse envers la police. Ce qu'il faut à nouveau constater, c'est que ceux-ci, tout comme Relâmpago, n'ont guère à venger leur honneur. Ils ne présentent guère d'écu éthique.

Ces arrestations n'entravent pas Silvino qui, le 9 novembre 1906, arrête un train employé pour la construction de chemins de fer entre Campina Grande, et Itabaina. A ce moment-là, il n'était pas encore arrivé à Ingá. Le train transportait grand nombre de cheminots et du matériel. Silvino avait fait mettre le signal au rouge et pour être sûr de l'arrêt du train il avait aussi mis des traverses sur la voie. Silvino demande à parler à l'un des dirigeants de l'entreprise :

---

(47) Mota, *No tempo de Lampião,* p. 19; AS, p. 239.
(48) A Província, « Os depoimentos de Rio Preto », 5-4-1906, p. 1; AS, p. 258.
(49) A Província, « Antonio Silvino & C. », 18-4-1906, p. 1, AS, p. 266.
(50) A Província, « Os cangaceiros », 17-7-1906, p. 2; AS, p. 286.
(51) A Província, « Os cangaceiros », 14-8-1906, p. 1; AS, pp. 287 à 291.

« Disse-ihe então Antonio Silvino que desejava que a Companhia Great Western desse-lhe a quantia de 30 contos de réis, por ter passado a estrada alli sem o seu consentimento, sendo os terrenos de sua propriedade !! » (52).

Silvino, avec une douzaine de *cangaceiros*, arrête ce train plein d'ouvriers qui ne sont pas des mauviettes, on peut le supposer, et dont certains sont armés. C'est un des « exploits » les plus remarquables de la carrière de Silvino. Sur le moment, il ne reçoit que 100 000 *réis* mais il promet d'arracher les rails si la Compagnie Great Western ne lui paie pas la somme demandée. Silvino, tout comme Lampião plus tard, savait fort bien que de meilleurs moyens de communication étaient dangereux pour lui. D'ailleurs, la Great Western installe aussi les télégraphes, encore plus dangereux pour les *cangaceiros*. La Great Western, de son côté, prend ses mesures et fait appel à l'armée fédérale car elle n'a aucune confiance en la police militaire des divers états. Une force d'une centaine d'hommes attend le signal de la Great Western pour aller attaquer la douzaine d'hommes (53).

En attendant Silvino continue tranquillement à demander des contributions dans les villes où il passe. Il se contente d'ailleurs de sommes moins importantes si le « contribuable » indique ne pas avoir la somme demandée. En fait, il adresse ses demandes surtout aux représentant du gouvernement, militaires ou civils. Sinon, il leur demande simplement à manger pour lui et ses hommes. Ainsi, il se fit servir un café au milieu de la nuit par un *tenente coronel* à Barra de São Miguel, *múnicipio* de Taquaritinga (54). Il s'intéresse aussi particulièrement aux impôts. Il prend la quantité qu'il trouve, demandant au percepteur de cette ville de lui réserver chaque mois la somme de 50$000, qu'il viendrait chercher soit lui-même, soit par personne interposée. Comme d'habitude, ou presque, les soldats doivent se déshabiller (55).

Le gouvernement du Pernambuco commence à s'inquiéter sérieusement. Le secrétaire général donne, à sa demande, l'autorisation au chef de la police de Paraíba de circuler librement dans les *múnicipios* limitrophes et une autre pour pouvoir pénétrer plus profondément dans l'état voisin. L'indépendance des états était sacrée à cette époque, car ni la police militaire ni l'armée fédérale ne pou-

---

(52) A Província, « Antonio Silvino », 10-11-1906, p. 1; AS, pp. 302 à 305.

(53) A Província, « Antonio Silvino », 27-11-1906, p. 1; AS, pp. 308, 309.

(54) A Província, « Antonio Silvino », 15-1-1907, p. 1; AS, pp. 314 à 320.

(55) A União, « Antonio Silvino — Entrada na Barra de S. Miguel », 9-2-1907; pp. 319 à 323.

vaient pénétrer dans un état sans invitation officielle du gouvernement local. Pour l'opération symétrique, il fallait s'adresser au gouvernement du Paraíba, ce qui n'a pas été fait (56).

D'après les plaintes continuelles des habitants de l'intérieur des états, toutes ces magnifiques mesures ne signifient rien en pratique (57). Silvino de son côté est accusé de ne pas être fair-play, car il attaquerait seulement les villes où la force de la police serait minimale ou absente. Il s'agit cette fois-ci de la ville de Pilar, Paraíba, desservie par la Great Western. Entre autres, il alla vers la gare et, selon certains, il exigea que le télégraphiste ne rapporte pas au gouvernement sa présence, selon d'autres, il envoya un message injurieux à ce même gouvernement. José Lins do Rego qui rapporta aussi cet événement, ajoute que ce que Silvino avait volé à Quinca Napoleão, un ennemi, était ensuite distribué au peuple : argent et marchandises (58). Les journaux ne semblent pas vouloir rapporter ce geste bienveillant de Silvino, sauf « A União » de façon générale, peu après, signalant son habileté en gagnant la sympathie du (petit) peuple (59). Mais on peut retrouver ces observations dans la littérature de cordel.

Plus tard, lors d'une autre attaque dirigée contre les services des impôts, il introduit une nouveauté : laisser au receveur le pourcentage qui lui revient, car il n'en veut pas aux fonctionnaires mais aux gouvernements du Paraíba et du Pernambuco (60).

Pendant ce temps, le détachement de l'armée fédérale commence à parcourir le Paraíba, avec l'aide de guides de la région. En fait, dans une lettre au rédacteur de « A União », réaction au commentaire du journal, le capitaine Formel indique que si ce n'est pas encore la victoire, son succès est que Silvino n'opère pas dans la zone où il se trouve avec ses troupes (61). Un troisième élément vient se joindre aux forces occupées à capturer les bandits, le *Batalhão de Segurança* qui part à l'intérieur avec 300 hommes pour protéger les *Mesas de Renda* et aider à pacifier la région. Ce bataillon doit lutter contre les criminels

---

(56) Governo do Estado de Pernambuco — Administração do Exmo. Sr. Desembargador Sigismundo Antonio Gonçalves — Expediente do 1ª semestre de Janeiro a Junho de 1907 — Boletim do Expediente do Governo 1907-1908, pp. 36, 37; AS, pp. 323, 324.

(57) A Província, supplemento ao nº 42, « Os cangaceiros », 21-2-1907, p. 1; AS, pp. 336 et suivantes.

(58) A União, « Atonio Silvino — Ataque ao Pilar », 2-3-1907, p. 1; A Província, « Antonio Silvino », 2-3-1907, p. 1; Rego, *Meus Verdes Anos*, p. 188; AS, pp. 341 à 346.

(59) A União, Antonio Silvino », 10-3-1907, p. 1; AS, p. 349.

(60) A Província, « Antonio Silvino e o estratagema de que usou no assalto de Maria Melio, estado da Parahyba, 4-10-1907, p. 2; AS, pp. 394-395.

(61) A União, « Capitão J.C. Formel », 19-3-1907, p. 1; AS, pp. 359-360.

et les *cangaceiros* (62). Le *cangaceiro* ne peut pas être assimilé à un simple criminel. A côté de la police militaire normale dans le Paraíba, il y a 400 hommes à la poursuite de Silvino et ses douze hommes, ou dix-neuf selon certaines sources, un chiffre très hypothétique. D'autre part, de nombreux civils se joignent à la police militaire. Silvino a un grand avantage par rapport aux différents militaires, il connaît le terrain et n'a aucun problème à circuler dans la végétation épineuse. Il semble en plus exister de grands problèmes de sécheresse au Cariri, cette année-là (63). Non seulement en 1907, le *sertão* connut la sécheresse, mais aussi, à un degré moindre, en 1908.

Tous ces militaires ne sont pas un bienfait pour la population, comme le démontre le viol d'une fillette de quatorze ans, aveugle, par une troupe qui passait à Aroeiras (64). Quand une troupe se comporte correctement, les journaux le soulignent, car le fait est rare. Silvino et les siens ne commettent pas de telles atrocités. Lorsque Cocada ou un autre *cangaceiro* dirige un groupe loin du commandement de Silvino et n'étant plus associé avec lui, ils ne se conduisent pas de façon aussi modérée. Le seul résultat de tous ces mouvements militaires semble être de fausses nouvelles qui, évidemment, ne peuvent être confirmées : Silvino est plus ou moins grièvement blessé après un combat, ses *cangaceiros* sont blessés ou faits prisonniers (65). En fait, Silvino se déplace presque toujours sur une petite superficie, malgré tous ses poursuivants.

La Compagnie Great Western ne paraît pas avoir confiance en ces derniers car les rumeurs courent qu'un accord a été conclu avec Silvino, lui donnant la moitié de la somme demandée, avant l'inauguration de la ligne à Campina Grande (66).

A la mi-décembre de 1907, la mort de Cocada est annoncée. Il a été assassiné à coups de couteau, trente-cinq pour être exact, par ses trois compagnons qui furent arrêtés peu après. L'un de ses compagnons lui coupa aussi l'oreille gauche que la police conserva dans l'alcool. Toute cette violence était due à la menace de Cocada de violer les filles de l'un de ses compagnons. Cela faisait longtemps que Silvino s'était séparé de Cocada. En fait, dans une version ultérieure, un compagnon de Cocada qui fut arrêté plus tard, raconta que Cocada était déjà mort après des problèmes digestifs graves et l'idée des

(62) A União, « Punir os criminosos », 9-5-1907, p. 1; AS, pp. 365-366.
(63) A Província, « Os Cangaceiros », 1-6-1907, p. 1; AS, p. 381.
(64) *Ibidem*, AS, p. 386.
(65) AS, pp. 367 à 373.
(66) A Província, « Antonio Silvino », 29-9-1907, p. 1; AS, p. 392.

coups de couteaux est venue après pour gagner la sympathie du peuple, en le délivrant d'un si grand bandit. L'oreille fut coupée pour faire penser que cet assassinat avait été commandé. Dans *Meus Verdes Anos*, José Lins do Rego écrit que le *tenente* Maurício avait tué Cocada et son compagnon Pilão Deitado. Il est peu probable que la police ne veuille pas en recevoir le crédit, s'il était dû, pour une action aussi importante (67).

Par contre, une autre histoire de Lins de Rego correspond à une nouvelle de journal : Silvino joue au *jogo do bicho* (68) et gagne beaucoup en misant sur « taureau ». Silvino venait d'admirer des zébus dans l'*engenho* de son grand-père, une nouvelle race au Brésil, et avait demandé un veau pour améliorer la race de son bétail, plus de mille têtes éparpillées parmi les *fazendas* de ses amis. Un beau début de l'année 1908 (69).

Le 30 mars, Silvino amène un prisonnier, le commerçant Joaquim Tavares, demandant un *conto de reis* avant de le remettre en liberté. Avant de partir pour attendre la rançon, il avait distribué aux pauvres les marchandises et l'argent de Tavares. Mais, bien que la personne chargée de procurer cette somme, ne réussit pas à obtenir plus de 200 mille *reis*, Silvino accepte et relâche Tavares sans plus (70).

Le nouveau gouverneur du Pernambuco, Herculano Bandeira, promet trente *contos* à la personne qui prendra Silvino (71). Le gouverneur veut collaborer avec son collègue de Paraíba pour combattre le fléau des *cangaceiros*. Les journaux de Rio applaudissent à cette initiative (72). Cela ne semble pas gêner Silvino qui, en attendant, ajoute à sa collection d'armes la soixante-quinzième pièce prise à la police (73). Cela change après la venue du capitaine Zacharias Neves, *paraibano* et *sertanejo*, mais lancé par le chef de police du Pernambuco, Ulysses Costa, à la poursuite de Silvino. Rapidement, il se trouve en face

---

(67) AS, pp. 406 à 416, p. 428 à 430; A Província supplemento ao n° 285, « O bandido Cocada », 15-12-1907, p. 1, n° atrazado; id. « O bandido Cocada », 17-12-1907, p. 1; id. « Os cangaceiros », 18-12-1907, p. 7; « A União, « Os cangaceiros », 20-12-1907, p. 2; Rego, *Meus Verdes Anos* p. 189.

(68) Genre de loterie (illégale) où un animal correspond à un certain chiffre.

(69) Diário de Pernambuco, « Antonio Silvino », 4-2-1980; Rego, id., pp. 203, 204 et 206, 207; AS, pp. 423-424.

(70) Diário de Pernambuco, « Antonio Silvino », 31-3-1908, p. 2; id. 1-4-1908, p. 2; AS, pp. 432-433.

(71) A Província, « Municipios, cangaceiros », 15-4-1908, p. 6; AS, p. 438.

(72) A União, « Os cangaceiros — D'«O Paiz », 25-4-1908, p. 1; AS, p. 442. Diário de Pernambuco, « Cartas de Rio, Rio, 18 de abril/Os cangaceiros criminosos », 30-4-1908, p. 1; AS, p. 451.

(73) A União, « Antonio Silvino », 28-4-1904, pp. 1 et 2; AS, p. 447.

de Silvino et lui livre combat, tuant ses compagnons (74). Costa veut combattre tous les groupes de *cangaceiros*. La mort de Tempestade, ancien compagnon de Silvino, qui opère depuis longtemps avec son propre groupe, en est un résultat (75). L'armée fédérale, entretemps, après deux années de permanence au Paraíba, sans aucun résultat, disparaît discrètement (76). Silvino, de son côté, n'omet pas de tuer des membres de la force qui le poursuit, dont l'*alferes* Maurício :

> « Antônio Silvino liquidara o seu maior inimigo. Não havia forças para ele » (77).

Il est pourtant étonnant de ne jamais avoir rencontré le nom de Maurício dans les articles de journaux auparavant.

Pendant une rencontre avec un voyageur, Silvino se lamentait de ne pouvoir abandonner le *cangaço*, parce qu'on ne voulait pas lui pardonner, ce qu'il trouvait incompréhensible. A ce moment-là Antão Godê s'était joint à la bande de Silvino. Silvino avait non seulement une fleur à la boutonnière, mais aussi à la cartouchière, au ceinturon. Il a de nombreuses bagues aux doigts et deux chaînes de montre. Lampião et les siens porteront aussi de nombreuses bagues et autres bijoux. Cette ostentation de mauvais goût a peut-être une raison pratique, avoir quelque chose de valeur comme mode de paiement, si nécessaire (78). Silvino aime aussi la musique et fait parfois jouer un orchestre qu'il rémunère bien (79). Il aime aussi danser, comme il le fait le 12-6-1911. Cette année, le gouvernement de la Paraíba est occupé par une guerre contre le dr. Santa Cruz à Monteiro, ce qui laisse un peu de repos à Silvino. Vu ces problèmes à Monteiro, le gouverneur révèle dans son message officiel, qu'il exitse, à par l'accord avec le Pernambuco, aussi des accords avec le Rio Grande do Norte et le Ceará (80). En plus, pendant les soulèvements politiques sous la présidence de Hermes da Fonseca (1910-1914), les journaux paraissent

---

(74) Diário de Pernambuco, « Os cangaceiros — A acção do governo », 15-5-1908, p. 2; Diário, « Os cangaceiros — Novo tiroteio », 17-6-1908, p. 1; id., « Os cangaceiros », apud « O Norte », 19-5-1908, p. 2; id., « Os cangaceiros — Antonio Silvino », 21-5-1908, p. 1; AS, pp. 458 à 465.

(75) Diário de Pernambuco, « Os cangaceiros — O bandido Tempestade », 4-7-1909, p. 1; id., « O bandido Tempestade », 23-7-1909, p. 1; AS, pp. 489 à 495. Un des plus beaux *folhetos de cordel* a été écrit à ce propos par Leandro Barros de Gomes : « As lagrimas de Antonio Silvino por Tempestade », analysé de façon éminente par Jean Orecchioni dans *Cangaço et Cangaceiros dans la Poésie Populaire Brésilienne*, thèse de 3e cycle, Poitiers, 1970, pp. 157 à 165.

(76) A União, « O banditismo », 17-7-1908, p. 1; AS, p. 470.

(77) Rego, *Meus Verdes Anos*, pp. 189, 190. Diário, « Antonio Silvino — No sertão da Parahyba, 1-6-1910, p. 1; AS, pp. 504 à 508.

(78) Diário, « Antonio Silvino — Notas curiosas, 12-6-1910, p. 1; AS, pp. 515 à 519.

(79) Id., « Antonio Silvino », 15-12-1910, p. 1; AS, p. 519.

(80) Id., « Antonio Silvino », 18-6-1911, p. 1; AS, pp. 525 à 531.

irrégulièrement. Silvino se mêlerait aussi de politique, car il semble vouloir aider à faire élire Rego Barros, sans succès, car Castro Pinto devient le nouveau président du Paraíba en 1912 (81). Cette même année, Silvino séjourne longtemps au Rio Grande do Norte, où il donne aussi son appui à ses amis et protecteurs, des hommes politiques importants. Parmi eux se trouve Fabrício Maranhão, président de la chambre de l'état et vice-gouverneur (82).

Cependant, à la fin de l'année, à Recife est organisée une réunion de haut niveau avec des représentants de quatre états du Nordeste, Pernambuco, Paraíba, Rio Grande do Norte, Ceará, pour essayer de résoudre le problème du banditisme (83). Ces réunions aboutissent à un accord entre les quatre états. Silvino réagit avec ce télégramme, fort célèbre :

> « Doutor Castro Pinto
> Presidente Paraíba
> Não tenho mêdo quatro Estados. Doutor José Rodrigues de Carvalho pise o milho, faça a *massa*, e dê a êsse pinto para comer, que o mal dêle é fome. Antônio Silvino de Moraes ».

Dr. Antônio Massa était le chef de police de la Paraíba à cette époque (84).

L'année 1913 se passe assez calmement, ainsi que le début de l'année suivante. A défaut de nouvelles sur les *cangaceiros*, « A União » commence à publier le 14 février 1914 un feuilleton avec ce thème : *Os Cangaceiros - Romance de Costumes Sertanejos*, par Carlos D. Fernandes, le directeur du journal à ce moment-là (85). Minervino, le héros, *cangaceiro*, a été inspiré par Silvino.

Mais au mois de juin, Silvino est soudain de retour au Pernambuco où il n'a pas mis les pieds fort probablement depuis le 7 avril 1908, date de la nomination de Costa comme chef de police de cet état. Il était principalement resté dans la Paraíba, avec des incursions au Rio Grande do Norte et aussi vers le Ceará, sans commettre d'attaques dans ce dernier état (86). Silvino reste actif au Pernambuco, avec peut-être une incursion au Paraíba, jusqu'au 27 novembre 1914, jour fatal, à Taquaretinga. En effet, Silvino fut grièvement

(81) AS, pp. 536 à 539.
(82) Pernambuco, « Antonio Silvino », 15-10-1912, p. 1, suivi d'un démenti du gouvernement du Rio Grande do Norte, id., 2-11-1912, p. 1; AS, pp. 543 à 549.
(83) O Tempo, « Varias noticias », 26-11-1912, p. 1, id., le 27, 28, 29-11-1912, Jornal do Recife, 28-11-1912; AS, p. 549, 550.
(84) Carvalho, *Serrote Preto*, p. 28; Barroso, *Heróes e Bandidos*, p. 256, avec une version un peu plus longue et plus injurieuse; AS, pp. 550, 551.
(85) Ce roman fut publié peu après, Parahyba do Norte, Imp. Of., 1914; AS, p. 567.
(86) Diário de Pernambuco, « Mais uma façanha de Antonio Silvino, 16-6-1914, p. 3; id., « Antonio Silvino », 17-6-1914, p. 1; id., 19-6-1914, p. 1; AS, pp. 571 à 575.

blessé ce jour-là durant un combat avec la police, et par la suite arrêté (87). En fait, Silvino se rend, ce qu'il regrettera amèrement après. Silvino et ses compagnons furent surpris par la police après la trahison d'un *coiteiro*. Dans le détachement de la police se trouvait un ennemi juré de Silvino qu'il poursuivait avec acharnement. Silvino est amené en train jusqu'à Recife et après un rétablissement difficile, quantité de personnes en profitèrent pour rendre visite à l'oiseau en cage. Silvino ne tenait pas à cette publicité. En général, les descriptions font penser aux préjugés de Lombroso. Mais tout ceci n'est guère intéressant. Par contre ce qui est curieux, c'est que Silvino n'a jamais été interrogé par la police. Le 26 octobre 1915, l'*habeas-corpus* lui est refusé. Au mois de septembre 1916, commence, à Olinda, le procès de Silvino. Il est seulement jugé pour trois crimes. Il est condamné à la peine maximum à l'époque, trente ans de prison, pour l'assassinat de l'inspecteur Nicácio à Trapiá en 1905. Il est acquitté pour la mort d'un homme tué à Tatus en 1906. Il est condamné à neuf ans et quatre mois pour attaque et vol à Macapá, en 1904, et une amende proportionnelle à la valeur des objets volés. Silvino travaille en prison et peut ainsi payer l'éducation de ses enfants, dont le nombre varierait de cinq à huit. Le 19 février 1937, il est remis en liberté, après avoir passé vingt-trois ans, deux mois et dix-huit jours derrière les barreaux. Le Président Getúlio Vargas l'a gracié. Ce qu'il fait après n'est pas clair, mais il n'a pas l'air satisfait comme en témoigne cette lettre envoyé à José Américo de Almeida, le 26 avril 1939 :

> « ...Tenho pedido ao Sr. Presidente da Republica uma mesada em recompensa dos relevantes serviços prestados a minha pátria no saneamento moral do norte... » (88).

Il meurt à Campina Grande, le 27 juillet 1944, d'urémie, en visite chez une cousine. Il termine sa vie plutôt démuni et à peu près oublié (89).

En conclusion, le thème du *cangaço* et Antônio Silvino, au cours des années étudiées, principalement de 1897 à 1914, ont servi maintes fois à lancer ou alimenter un débat politique entre les journaux qui représentent divers partis et différents états. Ils ne montrent guère de scrupules pour pouvoir démontrer leur point de vue. Quant à Francisco das Chagas Batista, il suit des sources inconnues ou son imagination, surtout sans expliquer les changements entre les nombreux *folhetos* sur Silvino. Les autres descriptions de Silvino ne tra-

---

(87) Diário, « A prisão de Antonio Silvino — O celebre cangaceiro gravemente ferido », 29-11-1914, p. 1; AS, p. 586 à 589.
(88) Mota, *Paisagens da Séca*, note h, pp. 25 et 26; AS, pp. 592, 593.
(89) AS, pp. 589 à 593.

cent guère un portrait complet ou ne reflètent pas sa personnalité complexe.

Pendant dix-huit ans, Silvino a été *cangaceiro*, poussé après des luttes de familles qui ont abouti à l'assassinat de son père sans que justice soit rendue. Il a essayé à plusieurs reprises de quitter le *cangaço*, sans y réussir. Probablement parce qu'il voulait rester au Nordeste et pas recommencer sa vie de façon anonyme et démuni dans une autre partie du Brésil. Il espérait pouvoir avoir sa *fazenda* et s'occuper de son bétail, dispersé chez divers « amis », qui gardèrent tout après son emprisonnement sans se créer de problèmes. Il apparaît clairement que Silvino est un homme qui n'aime pas la violence pour la violence, qui tue ses ennemis et les traîtres, mais est aussi prêt à épargner la vie de quelqu'un et seulement donner une correction, peut-être un affront pour un *nordestino*, mais moins radical. Il accepte des contributions moins élevées si le « contribuable » n'a pas la somme demandée. Il distribue aussi une partie de ses revenus aux moins nantis. D'un autre côté il est fier de ses contacts importants, des grands protecteurs. Il aime se trouver en leur compagnie. Il doit aussi être fier d'avoir tenu la police militaire si longtemps en échec, même s'il fallait acheter certains officiers, et de l'inefficacité de l'armée fédérale.

Antônio Silvino a donné un nouveau visage au *cangaço*. Il ne se limitait plus aux luttes de famille comme ses prédécesseurs, y inclus Silvino Ayres. Antônio Silvino attaque des objectifs plus importants, en particulier les institutions qui représentent les gouvernements des états ou le gouvernement fédéral. Mais il reste intégré au système du *coronelismo*. Malgré sa puissance, il n'a pas songé à opérer des changements sociaux. En dépit de ses largesses avec les pauvres, au contraire c'est un conservateur, comme tous les *cangaceiros*. Lampião s'est largement inspiré de Silvino, mais il n'a pas montré à tous points de vue la modération de Silvino. Silvino a appelé Lampião un prince, peut-être parce qu'il savait qu'au fond, au *sertão*, lui, avant Lampião avait été roi (90).

RÉSUMÉ. — Fondée sur un dépouillement important des journaux locaux et l'étude de sources littéraires, l'histoire d'un *cangaceiro*, bandit rural du nord-est brésilien, au début de notre siècle. Antônio Silvino était jusqu'ici peu connu, malgré un rôle de tout premier ordre dans le *sertão* et une participation active à toute sorte de méfaits. Un personnage légendaire repris par la littérature populaire.

(90) AS, pp. 595 à 600.